

Voyage avec ma sœur

Tu étais mon tout. Et maintenant, il n'y a plus rien. Plus rien qui compte assez. Tu m'as laissée toute seule. Toute seule avec cette famille qui est de trop, qui a trop d'amour à donner, trop de larmes à verser, trop de tristesse dans son âme pour une fille, une femme, qu'elle ne connaissait pas assez bien. Pas aussi bien que moi.

Il y a trois heures que je suis partie de chez nous. J'ai fugué avec toi. Au fond, quand on y pense, je t'ai un peu kidnappée. J'espère que tu ne m'en veux pas. Nous devions aller au cimetière cet après-midi, après ton repas de funérailles. Je leur ai dit que tu méritais mieux qu'un trou dans un mur, que tu aurais voulu mieux qu'un trou dans un mur, mais crois bien qu'ils ne m'ont pas écoutée, alors j'ai volé les clés de la voiture de Papa, j'ai fait un sac, et nous sommes parties. Je ne savais pas où aller, alors j'ai roulé jusqu'à l'autoroute, en repensant à nos souvenirs. Puis me sont revenues en mémoire nos vacances lorsque j'étais enfant : nos parents louaient une maison à trois cent mètres de la plage où nos oncles et tantes nous rejoignaient. Nous passions des soirées entières à rire et profiter de la douceur de la nuit. Tu aimais cet endroit autant que moi et lorsque tu as eu ton permis nous y étions retournées toutes les deux passer une semaine. J'avais quatorze ans et toi dix-neuf, nous avons passé nos journées dans les nuées de tes cigarettes, nous allions à la plage lorsque le soleil commençait à se coucher, que la mer était basse et que les gens étaient déjà rentrés chez eux. Le soir, nous nous installions sur la terrasse,

nous mangions des pizzas en buvant ce qu'il restait dans les placards. Et nous parlions, jusqu'à ne plus pouvoir supporter nos paupières qui se fermaient. Tu me racontais tes études, je te parlais de ma vie à la maison depuis que tu étais partie habiter en ville. Tu m'expliquais, avec un air grave, ta difficulté à supporter les autres par moments. Je te disais que ce n'était rien, que tu n'avais pas besoin des autres puisque tu m'avais moi, et inversement, puis, sur l'une de tes blagues, nous repartions en fou rire. C'est ce que j'aimais avec toi, parler sérieusement puis rire. Rire, puis parler sérieusement.

Ici, dans nos vacances, il y a aussi notre grand rocher au milieu de l'eau, accessible à pieds à marée basse mais laissé aux mouettes à marée haute. Je le contemple avec nostalgie, un peu comme lorsque nous étions petites et que nous regardions d'un air très sérieux les images s'animer sur la télévision.

Il est dix-huit heures, Papa et Maman doivent s'inquiéter, et toute notre famille doit être étonnée de mon comportement. Mais je rentrerai quand il le faudra, avec ou sans toi, pour l'instant je ne suis plus à la maison, et pour eux je me veux inaccessible, car pour l'instant, ce n'est que toi et moi. J'ai laissé mon téléphone éteint dans ma chambre, sous mon lit. J'ai pris tout mon argent, assez pour payer la location de notre maison pendant quelques jours, l'essence et le reste. Je suis allée voir Mme Loarec, elle m'a donné les clés de sa dépendance, et en entrant j'ai reconnu l'odeur et chaque recoin de la pièce principale : la petite cuisine ouverte où nous nous tassions avec Maman pour faire des gâteaux, la table où nous nous serrions pour

manger tous ensemble, le canapé où nous jouions aux sept familles avec Papa, etc, etc. J'ai directement posé mon sac et je suis venue ici, presque en courant, car cela faisait plus de trois ans que je n'étais pas venue, et que ça me manquait. Rien n'a changé depuis nos vacances entre filles, la mer est toujours aussi froide, les falaises autour toujours aussi hautes, les rochers toujours aussi coupants sous les pieds et les coquillages toujours aussi brillants. Je suis assise sur cette plage dont j'ai tant de fois foulé le sol enfant, le vent me fouette le visage, et pourtant je ne pense qu'à une chose : à quel point je t'aime et à quel point tu me manques.

J'étais fière de toi. Plus que de moi. Du moins, j'étais fière de t'avoir comme sœur. Car tu représentais, et tu représenteras toujours, pour moi, une forme de perfection. Tout dans ton attitude était élégant. Et je voulais te ressembler, j'avais voué pour toi un culte inexplicable dont les pratiques spirituelles consistaient à reproduire tes faits et gestes, à adopter ta démarche, à copier ton style vestimentaire, à m'observer dans le miroir imitant ton sourire et, par la même occasion, à vérifier que je grandissais aussi joliment que tu l'avais fait. J'ai arrêté cette vénération pour mon Dieu suprême à mon entrée au collège, tout en continuant cependant à t'admirer, sans que Maman ne s'en aperçoive. En effet notre mère me voyait toujours comme la petite fille qui voulait ressembler à sa princesse Disney préférée et j'en ai souffert un temps, puis ça a fini par passer.

Je rentre, j'allume le chauffage, et je pars explorer la maison de vacances de notre enfance, explorer ce souvenir, dépoussiérer chaque recoin de ma mémoire. A l'étage, dans la plus grande chambre, le lit a toujours une latte cassée depuis que nous avons sauté dessus. Nous avions ri aux éclats, puis tu t'étais levée et étais sortie, j'étais restée sur le lit et je m'étais endormie. À mon réveil tu étais dans la cuisine, tu dansais sur Gainsbourg et tu faisais des crêpes. Le soir nous les avions englouties en regardant un film de Woody Allen. Et ce fut certainement l'une de nos meilleures soirées. Celle pendant laquelle j'ai compris que chaque moment était important, chaque jour comptait, car chaque instant était inattendu. Et cela, grâce à toi. La seconde chambre, qui nous avait servi à ranger nos affaires, est toujours aussi lumineuse et le lit superposé n'a pas changé. J'y dormais quand j'étais petite, pendant que tu étais dans la troisième et dernière chambre. J'ouvre cette dernière pièce et me blottis dans le lit, dont tant de fois tu as serré les draps en rêvant. Je regarde le plafond, songeuse, je me demande quels étaient tes rêves. Je ne parle pas de ceux que nous partagions, je ne parle pas de ceux que tu m'avais confiés, je parle de ceux que tu avais et que tu ne voulais pas partager, je parle de ceux qui sont lourds comme des secrets de famille, trop personnels, trop beaux pour devenir vrais.

Je sais que tu voulais que je réussisse, que tu comptais sur moi. Tu me racontais notre histoire, notre futur, quand je serais devenue médecin, actrice, ingénieure ou auteure. Nous serions deux riches sœurs nous occupant de nos pauvres et vieux parents en Espagne où

nous ouvririons un bel et grand hôtel. Tu avais un don pour raconter les histoires. Lorsque j'avais entre cinq et huit ans, tu venais dans la salle de bain avec moi pendant que je me lavais et tu me racontais des histoires de princes, de fées, d'amour, de joie éternelle et de tout ce que la vie a de plus génial et de plus beau à offrir. Puis je te lançais de la mousse en disant qu'elle avait le pouvoir de nous transporter dans ces mondes merveilleux, sans comprendre que j'y étais déjà. Parce que tu étais ma merveille, mon monde à moi. Dans mes yeux d'enfants, tu faisais briller les étoiles et chanter les oiseaux, dans mon imagination tu parlais aux animaux et danser chaque soir sur la lune.

Mes joues sont humides, je me suis endormie tout à l'heure et je viens de me réveiller. J'ai fait un cauchemar. Car un beau jour tu as disparu. Plus rien. Tu as utilisé la mousse magique sans moi, tu es partie dans le pays imaginaire et merveilleux sans moi, et j'en suis restée pleine d'inquiétude et de douleur. Tu es partie sans me prévenir, ce qui signifie que je ne m'étais pas préparée à ton départ, que je n'avais pas prévu la manière dont j'allais survivre sans toi. Si bien qu'aujourd'hui je me retrouve à minuit dans un lit où tu dormais enfant pendant les vacances, avec des draps trempés et le cœur battant, loin de chez nous. Je n'ai qu'une envie actuellement, sortir et courir aussi longtemps que je le pourrais. Sans toi.

Le vent fait couler mes larmes plus vite, le froid me frigorifie et me glace le nez, mais je cours malgré tout. Je cours pour oublier, après m'être souvenue. J'emprunte un chemin escarpé sur la falaise. Je ne

vois rien que mon malheur et si j'avance trop loin je ne verrais pas que je suis en train de tomber dans le vide. Tant pis. Je t'en veux à la mort. J'aimerais cesser de penser à toi, mais tu es dans chaque recoin de ma tristesse, tu en es la racine, l'essence même. Et dans l'instant présent, mon corps brûle de colère. Si tu ne m'avais pas appris à vivre cet instant présent « à fond » je ne ressentirais certainement pas cette haine et ce dégoût aussi fort. Car tu m'as laissée seule, sans un « au revoir », sans un « je t'aime », sans excuses, et il aurait malgré tout fallu que j'aie fait ton éloge au cimetière. Peut-être qu'au final ça aurait été une meilleure chose, peut-être que j'aurais dû ne pas te sauver de ce mur. Je t'en veux, j'en veux à la Terre entière, j'en veux à ce Dieu, s'il existe vraiment, parce qu'il t'a fait partir trop tôt. Je me penche au bord de la falaise, au dessus de la mer. Ne crie pas de peur de là où tu es, en silence, au moins je serai avec toi si je tombe, où si je saute. Je serai en face de toi pour te cracher au visage ma colère, mon mal-être, mon anxiété, ma douleur, te la refiler pour que tu voies à quel point ça me crève le cœur, à quel point mes cauchemars sont pires qu'avant, à quel point ma vie est détruite, à quel point le manque est devenu mon quotidien, mon pire ami. Ce manque est là partout, tout le temps, à l'affût chaque fois que je pleure de tristesse pour toi quand je suis seule, puisque je serai toujours seule maintenant. Il est le seul à me prendre dans ses bras, à m'entourer, à me coller à la peau, à se moquer de moi, et un jour il me tuera. Pourquoi pas aujourd'hui, maintenant ? Pourquoi pas dans la nuit noire et gelée ? Pourquoi ne pourrait-il pas me pousser pendant que je suis penchée au dessus de la mort, me jeter dedans en riant ? Ne t'inquiète pas, la mort n'est qu'un

saut. La mort n'est rien. La mort n'est qu'une pièce à côté. Je te parle de la mort mais, après tout, tu es la mieux placée pour en parler. Alors je t'écoute, si tu acceptes. Mais n'emploie pas un air solennel pour me raconter cette histoire, cette fois il n'y aura pas de mousse magique, de joie éternelle. Car depuis que je suis partie de chez nous, avec toi, tout est différent, étonnant, triste, décevant, mais rien n'est solennel, et plus rien n'est éternel. Regarde moi, j'ai dix-sept ans, plus de repères et c'est comme si j'avançais les yeux bandés, je n'ai pas le permis et pourtant hier j'ai roulé pendant plus de quatre heures, je ne suis pas une délinquante et pourtant hier j'ai kidnappé ma sœur, par révolte, par mécontentement, je ne suis pas le genre de personne à agir sur un coup de tête, sans avoir peur, j'ai toujours peur de décevoir. Et pourtant, hier j'ai quitté ma famille, discrètement, sans qu'elle ne me voie, sans avoir peur, sans me soucier de la décevoir. Tout cela à cause du malheur que tu m'infliges. Mes larmes coulent, plus qu'elles n'ont jamais coulé, c'est un torrent sur mes joues. Je suis toujours penchée au dessus du vide, au bord, à deux doigts de tomber. Par ta faute. C'est peut-être méchant, ou bizarre, de parler ainsi à une personne morte, mais tu n'es pas une personne morte, tu es ma sœur. Est-ce que tu m'en veux ? Je m'en moque. Est-ce que tu pleures ? Tant mieux, tu dois comprendre comme je suis mal.

Mes larmes ont cessé, mais moi je suis toujours là, au dessus de la mer. À la défier de mon regard vidé de sa colère. Je ne suis pas belle. Plus rien en moi n'est beau. Je ne suis qu'une loque. Un tas de chair et de peau. Un amas de larmes sèches. Un monticule d'excuses.

Une montagne de dégoût. Je suis désolée. Ce n'est pas de ta faute si tu es morte mais c'est la mienne si tu es triste. Quand j'étais petite, et que je me faisais disputer tu venais dans ma chambre pendant que je pleurais et tu me réconfortais. Je n'ai jamais fait ça pour toi, je n'ai jamais eu besoin de le faire. Car tu étais forte, plus forte que moi. Sache que je t'aime, et que demain tout sera fini. Promis. Ma joie est partie avec toi. Mais ne t'en fais pas, car comme Prévert, « le bonheur en partant m'a dit qu'il reviendrait. »

Il est onze heures, je viens de me réveiller. En rentrant cette nuit, je me suis assise à la table en bas, je revoyais nos parents, nos oncles, nos tantes, nos cousins et toi pendant nos grandes fêtes de famille, cette époque que j'imagine révolue pour un temps. Notre famille, c'est bien plus que des gens qui partagent leur sang, ce sont des gens qui rient et qui boivent, et qui mangent et qui se coupent la parole et qui s'aiment. Oui, ce sont des gens qui s'aiment et qui s'aimeront jusqu'au bout de leur vie. Tu n'es plus là mais l'amour ne disparaît jamais, je te parle et je continuerai à te parler comme je l'ai toujours fait, tu es hors de ma vue mais pourquoi serais-tu hors de ma vie ? Je continuerai de t'appeler comme je t'ai toujours appelée, je continuerai de raconter nos souvenirs, avec le même sourire qu'avant, sans aucune trace d'amertume, sans gêne dans la voix, sans larmes dans les yeux. Simplement avec nostalgie, avec amour et manque, mais un manque agréable et doux cette fois, pas celui qui vous pousse du haut d'une falaise, mais plutôt celui qui vous rappelle de beaux souvenirs sans vous accabler de tristesse. Ainsi, je pense être en paix

avec ton souvenir. Je pense ne plus avoir à supporter une douleur aussi forte qu'avant.

J'ai récupéré ton urne que j'avais laissée sur le buffet dans le salon, puis j'ai rejoint la plage à pied. La mer est à marée haute, je suis assise tout au bord de la falaise, les jambes dans le vide. Je ne recherche pas l'adrénaline, cette fois. Je ferme les yeux et passe ma main dans l'herbe fraîche et humide. Lors de nos vacances nous étions venues déjeuner ici, il y avait tout un tas de marguerites, c'était presque un champ. Tu m'avais dit que si tu mourrais un jour, tu aimerais être réincarnée en Martin-pêcheur, pour pouvoir voler, mais aussi explorer l'océan. Est-ce que ton rêve le plus cher, le plus beau, aurait été de voyager tout autour du monde ? De voir ce que personne n'avait jamais vu ? Je ne sais pas, et je ne saurai jamais. Je me lève, j'ouvre ton urne. Ma gorge se noue, car quand tes cendres se seront envolées, pour toujours, alors une page se tournera, je ne pourrai plus revenir en arrière. Je laisse basculer le vase, et tomber les cendres. Mes larmes coulent. Maintenant tu es aussi libre que l'air, tu entoures le monde, et ton rire, à jamais, sera dans chaque coin de ce monde. Voilà. C'est fini.

Je t'aurai aimée, et je ne cesserai jamais de t'aimer. Chacun de mes souffles t'appartiendra, chacun de mes gestes sera tien, et tu seras dans chacune de mes pensées. Évidemment, ça ne pourra pas être autrement, le monde ne pourra pas fonctionner autrement. Merci, d'avoir été toi, d'avoir été ma sœur.

A plus tard.

